

La Scène

L'« Hamlet »

D'ANDRÉ GIDE ET DE JEAN-LOUIS BARRAULT

par Robert Kemp



VOUS l'apercevez, un peu à l'écart du trône, — insecte net et noir, collé contre la muraille ? Qu'il est, intensément, le prince des Mélancoliques... J'ai bien des Hamlets dans la mémoire... J'ai vu l'herculeen Monnet, le torse plein de voix orageuses, secoué de sursauts comme un fauve piqué par un serpent, hagard, enroué, sanglotant... J'ai entendu glapir Sarah, et Marguerite Jamois s'étouffer dans ses cris rauques; et Pitoeff, plus fantôme que le fantôme du défunt roi, haïer ses irresolutions et ses philosophies... Je me rappelle aussi les beaux yeux cornés de Renaud, quand il essayait, avec un art noble et rusé, de changer en musique les airs d'Ambroise Thomas. J'ai, une fois, vu le grand Renner, le plus danois des Hamlets. Mais je vous assure que le plus savant, le plus ciselé, le plus cérébral, et même, — ce n'est pas toujours la même chose, — le plus intelligent de tous, c'est J.-L. Barrault.

Le seul reproche qu'on chuchote, — c'est qu'il est trop parfait. « C'est un Italien », dit l'un. Si vous voulez. Un maigre cavalier de Mantegna, ou de Benvenuto. Mais quoi : Shakespeare qui, Vérone, Venise, Padoue, Rome, a tout rêvé de l'Italie, était-il strict sur la couleur danoise ? Il n'eût pas chicané. Epousailles d'Elseneur et de Bologne, pourquoi pas ?... Écoutez comme le texte, le beau texte nerveux et limpide de la traduction Gide, est analysé, dit, senti... On y devine, j'en conviens, un peu d'effort et d'études. Cela sent la lampe, comme disaient les Grecs, qui trempaient les mégères dans l'huile odorante des olives. Mais dans quelques représentations le parfum qui gênait se sera évaporé. La plastique n'est pas moins admirable que la parole. C'est une suite de dessins; une « bande » de luxe; et celle qui se déroulera demain se superposera exactement à celle d'hier. Isolé, Hamlet est merveilleux dans son « frère mouvoir ». Il compose, avec Ophélie, Gertrude, avec Horatio surtout, des groupes pleins de sens et de poésie. En passant je vous signale que le personnage d'Horatio, joué par M. Desailly, est comme une création... On ne voyait qu'un comparse; un raisonneur un peu mûr; et, ma foi ! c'est peut-être ce que le texte commande. Mais, cette fois, c'est le double d'Hamlet. Je vois deux « Gémeaux », dont les tendresses, sans rien de suspect, s'échangent, se croisent... La tête sur la poitrine d'Hamlet, Horatio est, comme Jean, le disciple aimé. Ne m'accusez pas de sacrilège, surtout ! Le spectacle de ces âmes sœurs, de ces jeunesse confiantes et presque confondues est émouvant;

et il est pur. C'est une des nouveautés de l'« Hamlet » de Marigny. Le texte de Gide est clair. J.-L. Barrault le rend plus clair encore, si l'on peut dire ! Et cette clarté, dans un personnage traditionnellement trouble et énigmatique, suggère ma seule objection. Avec J.-L. Barrault il n'y a plus de mystère Hamlet : de débats sur Hamlet. Le prince, ses soupçons, son horreur de l'impudicité maternelle, sa haine de l'usurpateur, les défaillances de sa volonté, sa fausse folie, — tout devient limpide. La suite des idées a la rigueur de la suite des gestes. On est devant une épure; le dessin explicatif, tracé avec un tire-ligne qui n'hésite pas, d'une machine. Dessin élégant, dont l'esprit est ravi. Et qui, à nos dépravations, à nos goûts de blasés, donne le regret du mystère... La silhouette de Jean-Louis Barrault est le « dessin animé » d'un grand artiste. Plutôt d'un Holbein que d'un Vinci; car il y a du pastellisme dans les dessins de Vinci. Et nous voyons une pointe sèche... Eh bien ! le spirituel est traité comme le visuel. L'âme d'Hamlet est un mécanisme dont chaque « position » est fixée en traits purs, dans du métal...

En tout cas l'acteur passionné et inspiré qu'est J.-L. Barrault vient de donner sa mesure. Il est un des grands comédiens de notre race. Son interprétation actuelle... passe celle qu'il donnait voilà cinq ans, à la Comédie-Française. Il ne fera pas mieux dans ce rôle. Heureusement, si l'on croit que, déjà, il fait trop bien.

La mise en scène, les décors de rideaux, la nuit gris perle d'Elseneur sur laquelle passent les découpages noirs du prince et de ses compagnons sont à ravir. Rien ne distrait du festin psychologique qui nous est offert. Je voudrais pouvoir louer tous les autres interprètes. Mais, vraiment, je ne puis. Il y a dans « Hamlet », comme dans tout Shakespeare, un « fleuve de feu », un fleuve de sensualité, de luxure presque féroce, qui circule en profondeur. Ici, c'est la sensualité de Claudius et de Gertrude, qui les a poussés au meurtre. Ni le puissant comédien qu'est P. Renoir, ni Mme M.-H. Dasté, avec son visage de marbre et ses poses de parfaite décence, ne donnent l'illusion de damnés de la chair. André Brunot est amusant en Polonius. Je conviens que le rôle est épineux, et qu'on ne sait jusqu'où Shakespeare souhaitait qu'il tint le place du clown, dans cette ténébreuse histoire... Brunot en fait un M. Jourdain; un Joseph Prudhomme épanoui et bavard. C'est mollesque plus que shakespearien. Mais je conviens qu'« Hamlet » est difficile à happen...



De gauche à droite : Pierre Renoir, André Brunot, Jacqueline Bouvier, Jean-Louis Barrault (Vu par Dero.)

Il faudrait surtout une autre Ophélie. Être jolie ne suffit pas... La scène de la salle est un casse-cou pour des virtuoses. Madeleine Renaud triomphait de tout, en se jouant. Mlle Bouvier s'acharne à bien faire. On a hâte que son supplice s'achève.